Cartes d'Affaires

Avocat
F. Dodd Tweedie
Edifice LONG, rue Canada
Edmundston, N.-B.

Avocat
M.-D. CORMIER
M.P., C.R., M.A.
Notaire Public
C. P. : 9 — Tél. : 42
Edmundston, N.-B.

Avocat
Albert J. DIONNE
B. A.
Notaire Public
Palais de Justice
Edmundston, N.-B.

Avocat
J.-E. MICHAUD
M. L. P.
Edifice LONG
Edmundston, N.-B.

Avocat
A.-P.-Noel McLAUGHLIN
Avocat — Notaire
Correspondance française
Campbellton, N.-B.

Collecteurs
Credit Guarantee
Percepteurs de Vos Crédits en souffrance
39, rue Canada
Edmundston, N.-B.
C. P. : 734 — Tél. : 323

Architectes
BEAULE & MORISSETTE
ARCHITECTES
SPECIALITES: Edifices publics et religieux, constructions à l'épreuve du feu.
OSCAR BEAULE — A.A.P.Q. & R.I.C.A.
ALBERT MORISSETTE — B.A.A. A.A.P.Q R.I.C A
21 Rue d'Aiguillon, QUEBEC

Comptables
P Lansdowne Belyea — C.A.-C.P.A.
W. Clarence McNiece — C.A.-C.P.A.
BELYEA ET MCNIECE
COMPTABLES LICENCIES
Dans La Province De Québec Et Au Canada
Auditeurs Pour La Ville de Campbellton
Les Comtés De Restigouche Et Gloucester, N. B.
Bureau St-Jean, — Moncton, — Campbellton, N. B

Dr A. M. SORMANY
RAYONS-X — TRAITEMENTS ELECTRIQUES DE TOUTES SORTES
Bureau
8 heures à midi — 1 hre à 4 hres de l'après-midi — 7 à 9 heures du soir ou par rendez-vous.

BUREAU DE PLACEMENT:—
Désirez-vous un emploi comme servante dans un hôtel ou maison privée? Donnez-nous votre nom et vos références. Avez-vous besoin d'une bonne servante? Nous pouvons vous en trouver avec de bonnes qualifications.

GATEAUX FRAIS ET DELICIEUX
De La Célèbre Marque "JAMES STRACHAN" de Montréal — Différentes Sortes.
Nous vendons les Chaussures et les Habits
PHILIPPE MONETTE,
Edmundston, N.-B

AU FOYER

J'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur.— *Goethe.*

La fausse modestie est le dernier rafinement de la vanité. — *La Bruyère.*

Fleurs Naturelles pour toutes occasions
CAMBER
THE FLORIST
Woodstock, N. B.
Telephone No. 17-21
Toutes commandes seront expédiées avec promptitude.

SERVICE D'HYGIENE DE L'ASSOCIATION MEDICALE CANADIENNE

La Soif

L'eau peut être considérée comme un aliment, et parellement, nous pouvons comparer la soif avec la faim. Puisque notre corps est fait d'eau dans la proportion de 70 pour cent, il s'ensuit que l'eau est nécessaire à la santé de notre corps. L'eau sert à maintenir la consistance, la flexibilité et l'élesticité des tissus. Les aliments sont dissous par la digestion, et comme fluides, ils atteignent les tissus et les nourissent. L'eau sert aussi à l'évacuation des déchets. La transpiration, régulatrice de al température du corps, est faite d'eau.

Le corps a donc besoin d'eau. Sans de l'eau, la digestion ne se fera pas, la circulation sera interrompue, les déchets du corps s'accumulent, et nous serons dans l'impossibilité de contrôler la température de notre corps.

Quand le corps a besoin d'eau, la soif se fait sentir. Nous devons toujours répondre à l'appel de la soif, autrement nous pouvons la perdre. Il ne faut pas attendre pour boire que lorsque nous avons soif. La sensation de la soif n'est pas l'unique indice de nos besoins. Nous éprouvons la soif quand notre gorge devient sèche. C'est ainsi que notre corps nous fait part de ses besoins. Nous ne pouvons pas dire, d'une façon générale la quantité d'eau dont chacun a besoin. Ce montant dépend de la quantité d'eau que le corps perd, ce qui est déterminé par l'activité de l'individu et par la température. Nous ressentons un grand soif à la suite de travail ou d'exercice vigoureux qui causent la transpiration et nous font perdre ainsi de l'eau.

Nous pouvons dire qu'un plus grand nombre de personnes jouiraient d'une meilleure santé si elles buvaient plus d'eau. L'eau sert à enlever les déchets du corps; ne sert-elle pas donc à préserver la santé.

Toutes les eaux ne sont pas potables. L'eau contaminée par les déjections humaines est la véhicule de maladies telles que la fièvre typhoide. Quand nous nous trouvons dans un endroit étrauger, nous devons nous assurer de la pureté de le'au que nous allons boire. Nous devons boire beaucoup d'eau, mais nous devons être certains que le'au que nous buvons est pure.

Nous pouvons nous procurer une eau saine à peu près partout. Donnons-nous l'habitude de boire de l'eau. Il est permis de boire, avec modération, aux repas, mais nous devons boire surtout entre nos repas.

Pour questions au sujet de la santé en général, écrire à l'Association Médicale Canadienne, 184 rue Collège, Toronto. Une réponse personnelle sera envoyée par écrit.

Beauté du Teint
Facile à Obtenir.

Mlle E. T. en a fait la preuve. Voici ce qu'elle dit: "Les Carter's Little Liver Pills font plus, pour conserver le teint clair, que toutes les crèmes pour la figure que j'ai essayées."

PUREMENT VÉGÉTALES, tonique doux et efficace tant pour le foie que pour les intestins, les Dr. Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules du Dr Carter pour le Foie) sont sans égale contre Constipation, Acidité, Etat Bilieux, Maux de Tête et Indigestion. Pqte rouges, 25c. et 75c. partout. Demandez les Carter's par leur NOM.

LA JEUNESSE QU'IL NOUS FAUT

(D'après Son Excellence Mgr. R. Villeneuve Evêque de Gravelbourg)

A cette heure si grave, il nous faut la "Jeunesse"
Qui porte en sa poitrine, un coeur de Dollard,
Intrépide, sans peur, au sein de la détresse,
Digne de nos aïeux et de leur étandard !
Il nous faut une "telle Jeunesse !"
Il faut au Canada la Jeunesse qui "prie"
Et, fière de sa Foi, vient puiser à l'autel.
L'héroisme vainqueur des Saints de la Patrie
Qui mirent dans la Croix leur espoir immortel
Il nous faut la Jeunesse qui "prie"
Il nous faut au Canada la Jeunesse qui "pense"
Pour sonder du regard le troublant avenir,
Détruire des méchants la funeste influence,
Déjouer leurs complots, faits pour nous désunir.
Il nous faut la Jeunesse qui "pense"
Il faut au Canada la Jeunesse qui "veut"
Pour sauver de la mort, le Pays en souffrance !
Dieu sera son soutien; et, dès lors, elle peut
Arrêter l'ennemie, le réduire au silence !
Il nous faut la Jeunesse qui "veut"
Il faut au Canada la Jeunesse "fidèle"
Se souvenant qu'elle a le devoir de "tenir"
Dans les rudes combats quand le pays l'appelle,
"Tenir" comme au Long Sault, pour garder l'avenir
Il nous faut la Jeunesse "fidèle !"
Il faut au Canada la Jeunesse qui "lutte,"
Vaillante pour sa foi, toujours prête à souffrir.
Qui s'élance à l'assaut sans que rien la rebute
Pour défendre son Christ, toujours prête à mourir !
Il nous faut la Jeunesse qui "lutte"
Regarde — Canada, se lever ta "Jeunesse"
Dollard, avec les siens ! Non, ils ne sont pas morts
Vive Dieu sur leurs pas une élite se presse
Ils sont pieux et purs, ils seront les plus forts
Gloire à ta "Vaillante Jeunesse"
Conserve, ô Canada, ta Jeunesse "Chrétienne";
Ta race gardera son amour et sa foi !
Elle sera toujours la race Canadienne,
Fidèle à ton passé, fidèle au divin Roi !
Gloire à ta Jeunesse "Chrétienne !"

("La Liberté" 20 mai, 1931)

IMPRESSIONS D'UN CAMBRIOLE...

Juste au moment où j'allais monter en chaire, j'ai reçu, comme oeuf de Pâques, cette dépêche laconique : *Venez vite, maison cambriolée !*

Cela ne fait jamais plaisir d'apprendre subitement une telle indiscrétion.

Pourtant, je suis content de moi. J'ai tendu le télégramme à un confrère... Puis je suis monté en chaire ayant vraiment tourné la page, tout entier à mon sujet et à mon auditoire.

Mais il a bien fallu aller voir les exploits de ces messieurs.

Pauvre vieille maison !... Elle a été bâtie presque pour rien, à l'époque où les religieuses tenaient encore l'école du village et où je débutais comme conseiller municipal.

On y couchait, alors, la porte ouverte. Il n'y a ni murs ni grilles... De vieux volets, qu'on ouvre avec une fourchette... une haie chèe aux braconniers qui y posent leurs collets malgré mes anathèmes.

Evidemment, j'aurais dû comprendre que cet âge d'or était révolu... que la maison rouge lève, et que je devais envisager quelques précautions.

Je ne l'ai pas fait... *Mea culpa !*

C'est si bon, la confiance, la sérénité, la paix ! Mais enfin, cela a duré trente-deux ans... Je n'ai pas à me plaindre.

J'ai donc pris le train. A peine descendu à la toute petite station, le chef de gare m'a serré la main avec commisération :

—Pauvre Monsieur le Curé !... Ils vous ont pris beaucoup ?

—Mais je n'avais rien !

—C'est de l'argent qu'ils voulaient.

—Alors, ce n'est pas un bec de gaz qu'ils ont trouvé, c'est le gazomètre.

Et lentement, je gravis le raidillon pierreux qui conduit chez moi. A distance, j'aperçois la porte qui a été fracturée... puis une seconde fracturée elle aussi, et qui pend, béante.

Me voici entre la salle à manger, et la chambre à coucher.

Pas drôle, la vision de son "chez soi" cambriolé !...

Les meubles, les tableaux, les bibelots ont encore l'air épouvanté... Tous les tiroirs sont tirés, retournés, vidés... Sur le plancher, le linge a l'air gêné... Partout, des taches de bougie... Là, vraiment, ils ont exagéré !

C'étaient pourtant des gens de méthode. Ainsi, devant chaque armoire, ces messieurs, conscients et organisés, avaient amené une chaise pour faire leur inventaire sans attraper un tour de reins.

Inventaire minutieux... mais inventaire de quoi...? Des livres et des livres !... des serviettes, des mouchoirs, des torchons, des couverts en étain... Vraiment, je m'excuse. Pour un tel déplacement nocturne, ce n'est pas payé !

Maintenant, je reconstitue la scène.

Et j'éprouve presque un sentiment de reconnaissance envers mes cambrioleurs.

Ils n'ont fracturé que le strict nécessaire... deux portes et le tiroir de mon secrétaire.

Là, ils ont trouvé le trousseau de clés. Et ils ont bien voulu s'en servir pour tout ouvrir.

Il n'y a pas à dire... ils auraient pu tout fracturer. Et c'eût été beaucoup plus rapide. Eh bien, non !... Ils m'ont ménagé... Aucune glace d'armoire n'a été brisée.

Aussi, je conseille à tous mes amis dans mon cas, de laisser carrément la clé sur toutes les armoires. Une clé c'est si peu de chose !!

Et même, ils pourraient disposer bien en évidence, un grand carton indicatif :

AVIS

Les clés sont à tel endroit.

Messieurs les cambrioleurs seront tout à fait aimables de vouloir bien, après usage, les remettre à la même place pour les suivants. Merci !

Mes cambrioleurs sont aussi des gens fidèles.

Ils sont revenus trois nuits de suite... Ils se sont couchés dans les lits en mettant le réveil à 4 heures du matin, pour, discrètement, partir avant le jour...

Ils se sont fait du thé... ont bu quelques bouteilles de vin, — pas fameux !... de la "bibine".

Aussi mal restaurés — ce métier nocturne est très creusant, — respectant d'ailleurs le sommeil du jardinier, — ils sont allés cambrioler la villa voisine, où ils se firent une omelette aux fines herbes de dix oeufs...

Puis ils sont partis — pour combien de temps...? — réconfortés.

Ce sont des temps nouveaux... La régression vers l'âge de la simple barbarie, où la propriété n'existe pas.

Désormais, quand les gens prudents bâtiront une villa, ils devront penser à l'apache qui, la nuit, viendra tourner tout autour.

Il faudra raréfier les portes du rez-de-chaussée... mettre, non des barreaux de fer, on les scie en deux minutes... non des volets de fer... c'est une amusette pour une pince-monseigneur... mais ces grillages forts et mous, où s'embarbouillent les instruments robustes de ces messieurs.

On n'en est pas encore au pont-levis. Mais cela viendra.

Naturellement les gendarmes sont venus.

Ils viennent toujours.

Ce sont des braves gens, les gendarmes. Je regrette de ne'voir pas été là... je leur aurais offert un verre de vin.

Après les gendarmes, vinrent les habitants, comme à un pieux pèlerinage.

Ils repartaient, intéressés, résignés d'avance, faisant la part du feu : "A quand mon tour...? Bientôt, probablement..."

C'est qu'en effet les apaches de demain riront de ceux d'aujourd'hui. Déjà, dans les en irons, on a chloroformé plusieurs importants poulaillers, pour tout enlever, en grande douceur, sans un cri d'alarme... La Science !... Le Progrès !...

— o —

Et au nom de quel principe voudriez-vous donc qu'ils se gênent, ces messieurs...?

On leur a enseigné officiellement que Dieu n'existe pas. Le bien et le mal sont devenus des mots vides de sens. Alors à moi la pince-monseigneur !... Et je prends l'argent là où il est.

Mais était-il assez naif, ce pauvre Victor Hugo, quand il écrivait : *Toute école qu'on ouvre, c'est une prison qu'on ferme...*

Elles regorgent, les prisons, maintenant !

Et jamais il n'y eut autant d'écoles...

Tout dépend de l'école... Et si Dieu n'y est pas, on *doit* s'attendre à tout.

En partant, j'ai jeté un dernier coup d'oeil sur mon intérieur dévalisé.

Et plein du souvenir des belles fêtes pascales que je venais de présider dans ma paroisse parisienne, je me suis écrié: *Je suis certain... que pas un seul de ces gaillards-là n'a fait ses Pâques !... J'en donnerais ma tête à couper !*

Et cette certitude *absolue* est un peu gênante pour les honnêtes gens qui ne les font pas non plus.

Ils sont en bien mauvaise compagnie !

Et, que voulez-vous, c'est un argument tout de même.

Pierre L'ERMITE.

—Quelle nation donne le plus de mariages ?

—La fasci-nation.

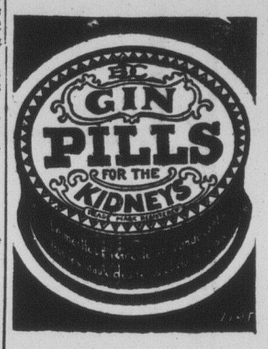
—Passez à la tête.

MAI

(Consacré à la Ste-Vierge)

Nouvelle lune, le 5,
Premier quartier, le 13,
Pleine lune, le 20,
Dernier quartier, le 26.

1	D	*Ve ap. Pâques*, SS. Phil et Jacq.
2	L	Rogations. S. Athanase.
3	M	Rogations. Ste Monique.
4	M	Rogations. Ste Monique.
5	J	Ascension. S. Pie V.
6	V	S. Jean dev. la P. Lat.
7	S	S. Stanislas.
8	D	*D. dans l'oct. App. de S. Michel*
9	L	S. Grégoire.
10	M	S. Antonin.
11	M	S. Maxime.
12	J	S. Nérée.
13	V	S. Robert Bellarmin.
14	S	JEUNE. S. Pacôme.
15	D	*Pentecôte.*
16	L	S. Ubald.
17	M	S. Pascal Bayl.,
18	M	Q.-Temps, S. Vincent.
19	J	S. Pierre-Célestin.
20	V	Q.-Temps, S. Bernardin de S.
21	S	Q.-Temps, S. Hospice.
22	D	*T. Ste Trinité*, S. Emile.
23	L	S. Didier.
24	M	SS. Donatien et Rogat.
25	M	Ste Mad.-Soph. Barat.
26	J	Fête-Dieu.
27	V	S. Bède le Vénérable.
28	S	S. Augustin.
29	D	*IIe ap. Pent.* Sol. de la F.-Dieu
30	L	Ste Jeanne d'Arc.
31	M	Marie Médiatrice.



COIN DE LA BONNE CUISINIERE

GROSSE TRUITE

Compositoin : —

Oignons, beurre, épices, farine et vin de Porte.

Préparation : —

Coupez par morceaux, tranchez des oignons, mettez un morceau de burre, des épices, un peu de farine, et faites cuire pendant une heure à petit feu; au moment de la retirer ajoutez un verre de vin de Porte.

RESTES DE VEAU EN BLANQUETTE

Composition : —

Veau, beurre, échalotes, persil, farine, vin blanc, jaunes d'oeufs, vinaigre ou jus de citron.

Préparation : —

Mettez dans une poêle ou une casserole, un morceau de beurre, des échalotes et du persil hachés, coupez votre veau par morceaux, soutez-le dans votre beurre, ajoutez ensuite une cuillerée de farine, mêlez-la bien avec votre viande, mouillez avec moitié vin blanc. Veillez à ce que votre sauve ne soit pas trop longue, lorsqu'elle aura fait un bouillon, liez-la avec des jaunes d'oeufs et servez avec filet de vinaigre ou jus de citron de préférence.

CREME A LA GLACE AVEC GELATINE

Cette crème à la glace est particulièrement délicate. Faites dissoudre une cuillerée à table deg élatine dans le quart d'une tasse d'eau froide pour deux heures, ajoutez-y une tasse de sucre granulé, mélangez bien le tout et mettez-le dans une pinte de crème très riche. Ajoutez en dernier lieu une cuillerée à table d'essence de vanille.

SECRETS DE LA BONNE CUISINE En vente à l'Imprimerie du Madawaska. — Edition de luxe augmentée: $2.00

Les Deux Soeurs

Il y a environ vingt-trois ans, deux soeurs s'assurèrent chacune à la Confederation Life Association, au moyen d'une police dotation... l'une pour huit mille, l'autre pour dix mille dollars.

Les polices arrivèrent à échéance en 1928. La soeur dont la police était de huit mille dollars en encaissa le produit intégral, avec les dividendes. L'autre soeur laissa le produit de sa police entre les mains de l'Association, qui continue à le lui verser sous forme d'une rente mensuelle.

La détentrice de la police inférieure appliqua une partie du capital à l'achat de propriétés foncières, qu'elle possède encore d'ailleurs ; mais elle nous a elle-même raconté qu'elle a fait quelques spéculations avec ce qui restait du produit de la police. Résultat: elle a perdu dans les cinq mille cinq cents dollars.

Cette histoire de deux soeurs ressemble à celle de centaines de bénéficiaires de polices d'assurance-vie.

Nous conseillons fortement à tous, qu'ils aient de l'expérience ou non dans la gestion des placements, de s'assurer au moyen d'une police à revenu mensuel ou d'un certificat de pension de la Confederation Life Association.

Demandez-nous des explications sur ces deux genres de police. Vous serez étonné du montant de protection qu'achète une prime si modique.

Confederation Life Association, Toronto.
Prière de m'envoyer des détails au sujet de vos polices à revenu mensuel et de vos certificats de pension.
Nom .....
Adresse .....
.....

Prière d'écrire très lisiblement ou en caractères d'imprimerie

Confederation Life Association TORONTO
Siège Social

LA PETITE CANADIENNE

Roman Canadien Inédit, par
J. M. LEBEL

Tous droits réservés, 1930, par Edouard Garand, 1423-27, rue Ste-Elisabeth, Montréal, P. Q., où l'on peut se procurer ces volumes au prix de 25 sous chacun. Par la Poste: 30 sous.

Feuilleton No. 6

Et alors il tire une bonbonnièr, y puise une petite pastille rosée, l'introduisit dans sa bouche et reprend la conversation.

Quand à Tonnerre et Alpaca, ils ont tous deux une mine fort battue, et la pâleur de leur visage tiré indique assez la ripaille de la nuit précédente. Ils écoutent avec une attention religieuse les paroles de William Benjamin.

—Mes bons amis, disait ce dernier, puisque, grâce à votre précieux concours, nous avons pu recouvrer le modèle et les plans de Monsieur Lebon, c'est de ce dernier que nous allons à présent nous occuper. Il y a pour nous un mystère formidable à éclaircir, mystère qui s'appelle : Lebon-Kuppmein! Qu'est devenu Pierre? Qu'est devenu Kuppmein ?... Selon mon humble avis, retrouver l'un ou l'autre, c'est retrouver les deux, car tous deux sont disparus le même jour et au même endroit. Mais une chose certaine c'est qu'il y a là-dessous du Rutten, et une autre chose non moins certaine, c'est qu'il y a mêlée à tout ce mystère une femme! Quelle est donc cette femme et quel est le but qu'elle poursuit? Mystère encore! Seulement dans la lourde besogne qui s'impose nous allons essayer cette théorie policière... Cherchons d'abord al femme !

—Belle théorie, en vérité, fit Tonnerre la voix très enrouée... Cherchons la femme !... Il me semble que la théorie vaudrait mieux s'il y avait un no mau bout de la femme, quand ce ne serait qu'un tout petit nom qui, tout probablement, suffirait à nous mettre la main au bout du fil de...

Tonnerre se tut pour chercher le nom qui lui manquait...

Alpaca vint à son secours.

—D'Ariane... Maître Tonnerre, dit-il gravement

—Merci, cher Maître, c'est bien ça... le fil d'Ariane. Vraiment, vous avez une mémoire mythologique !

Benjamin fit entendre un petit rire clair.

Alpaca demeura sombre et grave, et Tonnerre poursuivit :

—Donc, je crois qu'il n'est rien comme un nom... tout est là, et, suivant moi, la besogne est à moitié faite.

—Vous croyez? fit Benjamin en riant. Eh bien! je vais vous dire le nom de la femme mystérieuse...

—Ah! ah!

—Cette femme, poursuivit Benjamin, s'appelle: Miss Jane !

—Miss Jane! répéta Tonnerre en se frappant le front.

—Vous la connaissez ? demanda Benjamin surpris par le geste de Tonnerre.

—Non... je grave seulement ce nom dans mon souvenir.

Il ajouta en regardant son camarade :

—Vous avez compris, cher Maître? MISS JANE !

Alpaca se contenta de pencher la tête, geste qu ilui était facile ce matin-là à cause de l'énorme lourdeur de cette tête.

—Voici donc, reprit Benjamin, vos instructions pour les jours qui vont suivre. Dès ce matin vous allez vous attacher aux pas du capitaine Rutten et vous ne le perdrez pas de vue. En quelque maison qu'il entre, hôtel ou édifice quelconque, tâchez de savoir ce qu'il y a fait, avec qui il a parlé, et prenez bonne note des noms et adresses des personnages qu'il visite. Je vous conseille aussi de pousser l'indiscrétion à surprendre les conversations du capitaine, tout en vous gardant de susciter l'éveil ou le soupçon Moi, de mon côté, je vais faire quelques petites enquêtes.

Il ajouta, après avoir consulté sa montre :

—Il est huit heures. Vous retrouverez le capitaine Rutten à l'hôtel Welland. Ayez soin de n'être pas vus ni reconnus du capitaine. Jusqu'à nouvelles instructions vous me rendrez compte ici même, par téléphone, midi et soir, de ce que vous aurez pu saisir et découvrir de nouveau.

—Nous suivrons vos instructions à la lettre, assura Tonnerre.

—J'ai toute confiance en vous, mes amis, et je suis certain que vous m'apporterez du nouveau avant la fin de cette journée.

Avec ces paroles Benjamin se leva.

Les deux compères se levèrent aussi et prirent congé de leur jeune chef. Peu après, Benjamin demeurait seul.

Il ouvrit une petite valise, en tira un revolver en acier bruni et le mit dans une de ses poches tout en murmurant :

—Ceci pourrait devenir utile... Il est bon d'être sur ses gardes quand on a affaire à de tels gredins.

Après avoir mis un peu d'ordre dans sa otilette, il quitta sa chambre et descendit à la salle des hôtes.

Là, ses premiers regards avisèrent trois hommes assis sur une banquette et paraissant tenir un conciliabule secret. Benjamin remarqua que le aprsonnage du milieu semblait faire tous les frais de la conversation, tandis que les deux autres lui prêtaient une grande attention.

—Tiens! tiens! se dit Benjamin, ou je me trompe fort, ou l'un de ces hommes ne m'est pas inconnu. Cette figure rude ,longue et blême, ces lèvres pincées et décolorées, ces regards durs sont de vraie propriété de Monsieur Robert Dunton. Que vient faire à New York Dunton ?... Oh ! oh! je viens d'attirer l'attention de ces messieurs !... Bon, je pense qu'on parle de moi !...

C'est à la dérobée que Benjamin avait surpris les regards de ces trois hommes dirigés sur lui, et il perçut un échange de paroles brèves.

Oui, c'était bien Robert Dunton qui, à ce moment conférait avec deux policiers dont l'un était celui-là même que nous avons connu, un jour, au bureau de Dunton à Montréal.

Benjamin comprit de suite qu'il était en cause, mais il ne fit mine de rien. Il prit un journal abandonné su rune banquette et alla un peu plus loin s'asseoir dans un fauteuil. Pendant quelques minutes il parut s'absorber tout à fait à sa lecture. Mais il ne perdait pas de vue les trois personnages. Dunton continuait à entretenir fort mystérieusement les deux policires.

Au bout de dix minutes, Benjamin abandonna son journal, quitta la salle des voyageurs et sortit de l'hôtel.

Dehors, il se mit à marcher lentement, sans but précis, tout comme un bon bourgeois qui désire prendre l'air et se donner un peu de mouvement. Lorsqu'il eut fait une cinquantaine de pas, il s'arrêta à la devanture d'un magasin de nouveautés et se mit à inspecter l'étalage savamment arrangé. Mais en réalité il surveillait du coin de l'oeil la sortie de l'hôtel.

Un individu venait de sortir de sortir de l'hôtel, et tout en fumant tranquillementu ne cigarette, marchait lentement aussi dans la direction de Benjamin. Mais avant d'arriver jusqu'à ce dernier, il s'arrêta pour examiner l'étalage d'un autre magasin tout proche. Dans cet individu Benjamin reconnut de suite l'un des agents qu'il avait vus en conférence avec Dunton.

—Bon, se dit Benjamin, je gage que ce mouchard me file! Voyons, je vais m'en assurer.

Il reprit sa marche de son pas lent et délibéré. Au bout de quelques minutes il s'arrêta de nouveau, et un simple coup d'oeil lui suffit pour voir que l'individu s'était remis à marcher à son tour, et il le voyait s'arrêter devant la vitrine d'un autre magasin.

—Très bien, mon garçon, murmura Benjamin avec un sourire moqueur; puisque je vous intéresse tant que ça, j'aurai peut-être l'avantage de vous passer ma carte tout à l'heure.

Et, cette fois, il se mit à marcher plus rapidement.

Au bout de dix minutes, le pseudo-banquier de Chicago pénétra dans un cabaret. Une dizaine de consommateurs buvaient de la bière au bar. Le garçon, gros, gras, dodu, avec un visage en rond-de-lune, bien propre dans sa veste blanche, la bouche fendue d'un sourire large, salua silencieusement Benjamin et attendit, placide, que ce dernier commandât sa consommation.

—Versez-moi une chope de bière, dit Benjamin.

Toujours avec un sourire large le commis s'exécuta.

Déjà Benjamin trempait ses lèvres dans la mousse blanche de sa bière, lorsque la porte de la buvette s'ouvrit. Dans l'homme qui entrait Benjamin reconnut encore le policier qui l'avait filé depuis l'Hôtel Américain.

Le détective commanda une chope de bière et jeta en même temps une pièce de monnaie sur le comptoir.

Le garçon, le sourire de plus en plus large, allait prendre la pièce de monnaie après avoir servi la chope commandée, lorsque Benjamin l'arrêta d'un geste poli et dit :

—Je paye la tournée générale... servez ces messieurs! Et négligemment il jeta sur le comptoir un billet de banque de cinquante dollars.

Le garçon de bar se précipita pour prendre les commandes. Le détective reprit sa pièce de monnaie, sourit à Benjamin et leva son verre à sa santé. Puis ce fut le tour des autres buveurs de saluer Benjamin, et aussi du commis qui ne voulut pas manquer cette occasion de boire sans bourse délier.

Une fois les verres vidés, le commis étendit la main vers le magnifique "green back" de cinquante.

Benjamin avec un sourire candide l'arrêta et dit :

Un autre, s'il vous plait !

Le garçon amplifia son sourire, les buveurs se réjouirent intérieurement et les verres furent remplis et vidés.

Alors le détective se rapprocha de Benjamin et dit :

—Sans avoir le plaisir de vous connaitre, monsieur, je désire vous offrir quelque chose avant de m'éloigner.

—Vous êtes bien honnête, monsieur, et je ne saurais vous refuser.

Et Benjamin commanda une troisième chope de bière pour lui-même.

Dès lors la conversation s'engagea entre les deux hommes et leur entretien roula sur les évènements de la guerre. Deux ou trois chopes furent encore vidées. Le détective était devenu très communicatif, Benjamin comprit que le moment était venu de mettre en oeuvre le plan demi-heure.

—Avez-vous ici, demanda-t-il au garçon dub ar, des cabinets où l'on puisse s'asseoir, boire un verre et causer tranquillement ?

—Certainement, répondit le garçon avec toute la courtoisie du Yankee complaisant. Au fond, par là, vous n'avez que le choix.

De l'index il indiquait une porte ouverte qui donnait sur un passage plutôt obscur.

Alors Benjamin dit au policier avec un sourire engageant :

—Acceptez-vous, monsieur ?

—Avec grand plaisir, en vérité, s'empressa de répondre le détective très enchanté de ce piège que, selon lui, Benjamin allait se tendre.

mes étaient assis à une table placée dans le centre du petit cabinet, et sur cette table le garçon du bar déposait une bouteille de champagne et des verres qu'il emplissait.

Avant de se retirer le garçon dit avec un sourire :

—Je vais vous rapporter de suite votre monnale.

—Inutile, répliqua Benjamin dont le sourire fut compris avec une joyeuse émotion du commis. D'ailleurs ajouta-t-il, il est probable que nous boirons encore quelque chose à même ce billet de cinquante dollars que je vous ai remis tout à l'heure.

Le commis exécuta une savante révérence et se retira à reculons.

Alors, sans mot dire, Benjamin se leva, poussa sa chaise contre la porte de façon à masquer celle-ci et à intercepter toute sortie, et s'assit tranquillement dessus. Puis, à la grande stupeur du policier, Benjamin tira de sa poche un fort joli rouleau de billets de banque de cinquante dollars chacun, en compta dix rtès lentement, les posa sur son genoux et mit les autres dans sa poche. Cela fait, il exiba — mais cette fois, au lieu de la stupeur, ce fut de l'épouvante qui se peignit sur les traits du détective — Benjamin exiba, disons-nous ,un revolver en acier bruni et le posa sur l'autre genou.

A Suivre